

## Concours de Nouvelles de la Ville du Havre 2017 - 7<sup>e</sup> édition

### Catégorie jeunesse

#### 1<sup>o</sup> prix

### NADIR ET LE SOUFFLE DU DESERT

Nadir marche. Ses pieds foulent le sable avec un bruit sourd. Il avance droit devant lui, serein. Il est dans le désert, sa seule et unique maison, le seul endroit où il peut prétendre vivre. Sa chamelle est près de lui, comme toujours, depuis sa plus tendre enfance. Elle lui lance un regard doux et calme. Ils communiquent par le regard et non par les mots ; Nadir est un vieil homme, et pour lui, les mots ne sont pas nécessaires. Pour lui, de l'eau, du soleil, une amie, un désert et une étoile sont les seules choses qui sont utiles pour être heureux. Toute sa vie, il a appris et découvert, en écoutant et en observant.

Nadir regarde loin devant lui, aussi loin qu'il peut. La vision de cette belle mer, orange sous le soleil couchant, le détend. Il y a une infinité de dunes, une infinité de questions sans réponses. Et il y a l'horizon. Son horizon. Quand il l'atteindra, ce sera le bon moment. Et il sait que ce moment va arriver, bientôt, très bientôt.

C'est sa dernière traversée. Son ultime. Cette idée ne l'effraie absolument pas. Il pense que c'est là la preuve de l'équilibre. C'est un soulagement, un baume au cœur. Tant de douleur et de tristesse ! Chaque homme a un secret, comme chaque désert son oasis et chaque étoile sa façon de briller. C'est aussi grâce à son destin qu'il connaît autant de choses. Son destin ... Une infinité de dunes, toujours plus lointaines, une infinité de montagnes, toujours plus hautes.

La nuit se déploie mais les deux amis ne s'arrêtent pas. Ils guettent le moment où leur étoile apparaîtra. Nadir n'est jamais seul, il a sa chamelle et son étoile. Mais son cœur est guidé par autre chose. Une chose qu'il est seul à connaître, le cadeau de toute sa sagesse.

C'est le souffle du désert.

Il est là, toujours. Il l'accompagne et le guide, le soulage et le calme.

Nadir sait que ce souffle est plus qu'un ami ou qu'un protecteur. Il fait partie de lui. Il a toujours été là, mais Nadir a passé des années à s'en apercevoir. C'est grâce à lui qu'il a appris à se connaître. Il a escaladé peu à peu la montagne qui le séparait de son esprit, et s'est découvert comme il a découvert le souffle du désert.

Maintenant, il sait qui il est et sait qu'il voit son étoile pour la dernière fois.

Il se tourne vers sa chamelle et échange un long regard avec elle. Elle a compris. La chamelle regarde l'horizon et une grosse larme perle au bord de ses yeux si doux. Une larme qui a les couleurs de l'amitié et du désert et qui brille comme une étoile. Dans cette larme, il y a toutes les traversées qu'ils ont effectuées côte à côte, guidés par l'étoile. La larme roule sur sa joue et commence à tomber doucement sur le sol. Nadir regarde cette larme tomber et il y voit les centaines de questions qu'elle contient. Mais au dernier moment, la larme s'évapore, sous la chaleur du désert. Une volute de vapeur d'eau monte au ciel, avec ses dessins si délicats, et ses infimes possibilités. La chamelle a pris sa décision, Nadir et elle ont toujours marché ensemble, découvert ensemble, réfléchi ensemble. Et elle le suivra, pour l'éternité.

Bientôt, ils atteindront l'horizon et se placeront sous leur protectrice, leur scintillante lumière qui leur indique quels chemins emprunter, ou quelles décisions prendre. Leur merveilleuse étoile... L'esprit de la chamelle s'envolera et ira rejoindre l'étoile, qui brillera de tout le bonheur et l'amour du monde. Quant à Nadir, quand son esprit s'échappera de son corps grâce à son dernier souffle, il ira s'envoler avec le souffle infini du désert.

---

## 2° prix

### Jeux de regards

- Qu'est-ce que tu dessines, Dan ?

Paresseusement allongé sur la moquette de sa chambre, une jambe repliée et une boîte de crayons à ses côtés, l'enfant semblait de nouveau dans sa bulle. Anton se pencha en avant et observa les esquisses de son neveu.

*« Il a un sacré coup de crayon ».*

Le jeune homme, fraîchement diplômé en médecine, visitait sa sœur autant qu'il le

pouvait et, en son absence, s'occupait même de son fils Daniel.

Dès le premier regard, on savait que ce garçon était différent : il ne sortait jamais, parlait peu et ne cherchait pas à nouer de nouvelles amitiés. Il occupait tout son temps libre à dessiner, une passion nouvelle dans la famille. Son regard toujours perdu dans le vide donnait l'impression qu'il fuyait la compagnie – ou plutôt, la détestait.

- Une tortue.

La voix de Daniel tira soudain le médecin de ses rêveries. Il s'allongea à ses côtés, le visage soutenu par un coude, et observa le dessin avec curiosité : l'animal semblait tout droit sorti d'un imaginaire débordant – ou *fou* – avec sa carapace rouge parsemée de pointes et ses pattes imposantes terminées par de longues griffes.

- Et là, c'est quoi ? Demanda Anton en pointant du doigt une sorte d'oiseau.
- Un perroquet, répondit Daniel sans même lui jeter un regard, les yeux toujours fixés sur sa feuille de papier bariolée.

Il s'était imperceptiblement crispé à l'approche de son oncle. Sa main paraissait voler au-dessus du papier, colorant la feuille d'un inquiétant mouvement saccadé. Anton observa l'ébauche de ce qui ressemblait à un rongeur.

- Et ça ? demanda-t-il à son neveu.
- Le Lapin.

Le médecin fronça les sourcils.

- *Le* lapin ? Pourquoi pas *un* lapin ?

Daniel se releva et fixa le sol d'un regard vide. Il haussa négligemment les épaules :

- Parce que je le connais.

Anton examina plus attentivement son neveu : avec ses cheveux bruns en bataille, ses mains colorées et ses pupilles fuyantes, il ressemblait plus à un enfant timide qu'à un garçon brisé. Mais Daniel l'était bel et bien : depuis la mort subite de son père, survenue deux années auparavant, il vivait dans son monde et avait cessé toute communication avec l'extérieur.

« *On a perdu le signal* ».

- Tu l'as trouvé dehors ? Demanda le médecin d'un ton amical. Tu sais que ta maman n'aime pas que tu ramènes des animaux à la maison.
- Elle ne le voit pas.

Anton s'apprêtait à l'interroger sur le sens de sa phrase lorsque sa montre émit un petit *bip*.

Il secoua la tête en grimaçant :

- Je dois y aller. Est-ce que tu voudras bien me montrer ton dessin quand je passerai demain ?

L'enfant releva la tête et sembla fixer un point derrière son oncle. Il hocha lentement la tête.

« *Il faut vraiment qu'il arrête de fuir le regard des autres* », songea Anton en quittant la maison.

Il revint le lendemain matin, salua rapidement sa sœur et monta à l'étage. Il trouva Daniel sur le lit, assis en tailleur, une feuille de papier sur les genoux.

- Bonjour, Danny.

L'enfant tendit le dessin d'une main fragile, la tête toujours baissée. L'adulte s'en empara et l'observa d'un œil curieux.

Le corps était celui d'un homme ; la tête, celle d'un lapin aux oreilles démesurément grandes, l'une abaissée et l'autre relevée, un trou béant à son extrémité. Les yeux rouge sang de l'animal semblaient fixer Anton d'un regard cruel tandis que des dents pointues et cassées surgissaient de sa gueule béante. Son pelage blanc était maculé d'une couleur rouge vif. Le médecin remarqua non sans appréhension que Daniel avait forcé sur ce crayon-ci, déchirant presque le papier. Le lapin possédait des mains humaines terminées par de longues griffes inhabituelles. À ses pieds se trouvait un homme dessiné en bâton, la tête de côté et les mains levées en l'air.

- Qui c'est, ça ? Demanda Anton en posant du doigt le personnage.

L'enfant ne daigna pas répondre. De ses grands yeux vagues, il fixait toujours un point invisible derrière son oncle, la bouche ouverte dans un rictus angoissé.

- Regarde-moi dans les yeux quand je te parle, Danny.

Le visage du garçon se crispa durant une infime seconde. Il recula et s'adossa contre le mur, les jambes serrées autour de ses petits bras frémissants.

Mais son regard ne bougea pas.

- Dan, tu m'entends ?
- Je ne te fixe pas, marmonna l'enfant en rentrant le menton dans ses genoux.

Un courant d'air glacé envahit tout à coup la pièce, rabattant sourdement le volet contre un mur. Le jeune homme frissonna.

- Je le regarde, *lui*, déclara Daniel d'une voix aiguë.

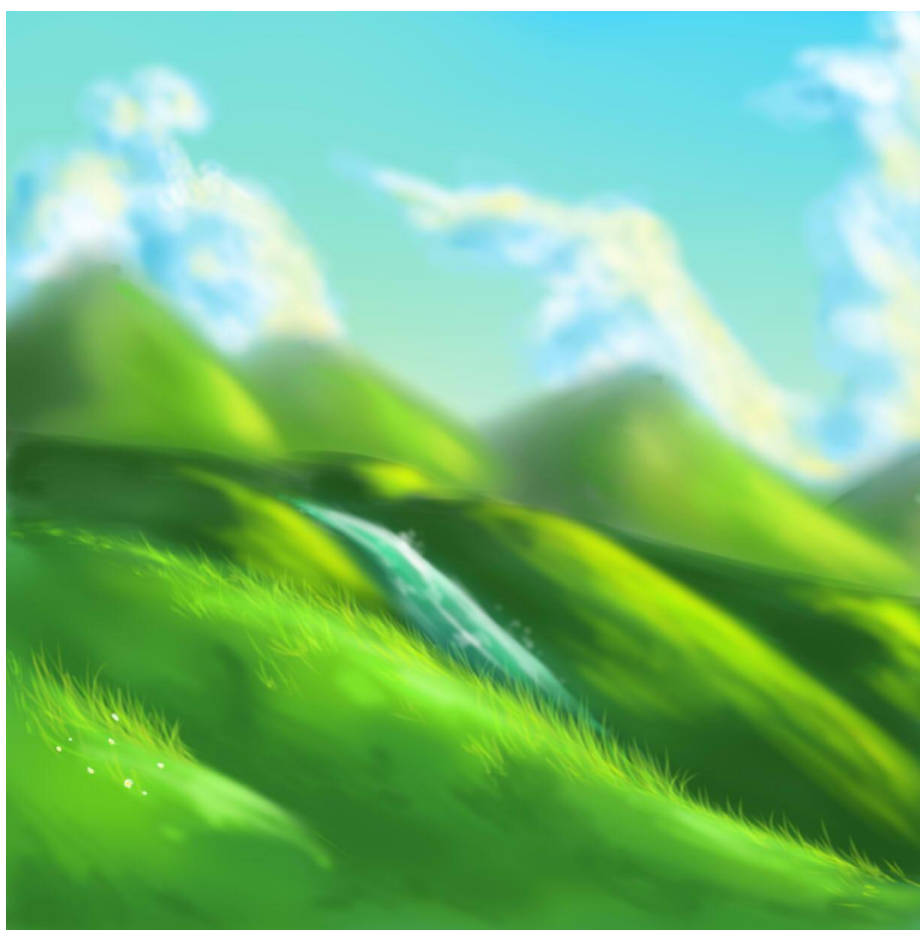
Un souffle tiède réchauffa soudain le cou d'Anton.

- Le Lapin.

---

3° prix (ex-aequo)

### La Prophétie des Plaines au-delà de nos mers



(dessin réalisé à la tablette graphique par l'élève pour illustrer sa nouvelle)

Il y a bien longtemps, pleurait-on, que les usurpateurs du Grand Royaume ont pris nos terres.

Il y a bien longtemps, pleurait-on, que nos frères les ont combattus.

Il y a trop longtemps, pleurait-on, qu'ils ont disparu.

"Seigneurs, priaient-on, rendez-nous nos terres !"

"Seigneurs, priaient-on, rendez-nous nos frères !"

Ah, hélas ... Nous écoutaient-ils ? Non.

Dieu créa la terre, le ciel, la mer, le vent, le feu et le temps. Il créa l'amour, l'art, l'espoir et les chants. Il créa la vie, le jour et la nuit. Il créa le monde. Et ... il créa les hommes. Il nous créa.

Nous héritions des îles, nous vivions dans les plaines. Nous chantions des hymnes :

"Gloire au Créateur".

Nous bâtissions des temples, des autels. Nous ne sacrifions rien ! Car il avait déjà tout sacrifié pour nous.

Dieu nous a donné l'amour que nous éprouvons pour nos terres et nos mers, il nous a donné le choix d'explorer le monde.

D'autres l'ont exploré avant nous.

Ils étaient avides de pouvoir. Ils voulaient nos maisons et nos richesses. Ils voulaient nos plaines. Ils étaient grands et pâles. Leurs cheveux longs et noirs, leurs yeux sombres nous transpercèrent, ainsi que leurs glaives.

Nous les appelions les usurpateurs du Grand Royaume. Car ils prétendaient venir de plaines au-delà des mers et d'un Grand Royaume. Ils disaient que nous leur appartenions désormais. Pourquoi ? Ils disaient ne nous vouloir aucun mal, mais ils ont massacré la moitié d'entre nous. Pourquoi ?

Nous n'avions aucun moyen de nous défendre. Aucun moyen de riposter. Tout ce que l'on pouvait faire ... c'était de pleurer et de prier.

Ces hommes arborant les crânes de nos pères et de nos prêtres, pillaient nos villages, ravageaient nos plaines, empalaient les femmes. Ils avaient élargi les frontières de leur Royaume. Mais ils n'étaient pas dans son sein. Ils nous considéraient alors comme de simples esclaves. Leur Roi se nommait d'une langue que l'on ne connaissait pas. Personne ne devait s'appeler comme lui. Personne ne devait prononcer son nom.

Nos chefs essayèrent vainement de les combattre.

Nous étions vulnérables.

Nous essayions vainement de riposter.

Nous étions vulnérables.

Nous essayions de fuir, mais ils nous retrouvaient sans cesse.

Nous étions vulnérables.

Combien d'années se sont écoulées, laissant les corps sans vie de nos frères sous leur sillage ?

Beaucoup trop.

Combien d'années avons-nous passé emprisonnés dans une cage à servir des monstres ? Combien d'années avons-nous passé à pleurer sur notre sort ?

Beaucoup trop.

Un saint homme vivant dans les Plaines au-delà de nos mers reçut alors dans son rêve la présence de Dieu, après de longues journées de jeûne et de prières.

Il vit dans son rêve un phénix endormi, le Roi du Grand Royaume pleurant la décadence de ses prédécesseurs.

Le cœur léger, le saint homme chanta :

"D'un souffle, le phénix réparera les cœurs déchirés, et les plaines redeviendront verdoyantes. D'un souffle, le phénix fera repousser les forêts dévastées par les usurpateurs et nos chaînes seront brisées.

D'un souffle, le phénix ramènera nos frères disparus, et nous retrouverons ceux qui nous sont chers.

D'un autre souffle, le phénix fera renaître notre peuple de ses cendres."

Un jour, un triste cavalier, sur son cheval noir nous apportera une fleur rouge. Il lèvera son glaive et la transpercera sur une pierre érodée, en signe d'allégeance.

"Je vous rendrai vos terres, je ferai disparaître les hommes qui vous ont tant causé de tort » , promettra-t-il.

- Comment le pourrez-vous, sire ? Nous ne sommes rien. Ceux du Grand Royaume vous tueraient !

« Je suis leur Roi » déclarera-t-il.

Et le mystérieux cavalier s'en ira. Comment pourrait-on le croire ? Un roi ayant une allure si misérable, portant une simple cape, possédant un corps si chétif, les yeux bleus brouillés de larmes.

Le Phénix de son souffle de vie, nous protégera.

Et de son glaive il nous rapportera la liberté.

Voici nos chants d'Espoir. La Prophétie des Plaines au-delà de nos mers se réalisera.

---

### 3° prix (ex-aequo)

#### *Le voyage de Spiritus*

Il faisait chaud et doux là où se trouvait Spiritus, et il trouvait cela fort commode. Il serait sûrement resté là, s'il n'y avait pas eu l'ennui, qui le poussait à s'en aller. *Aller, encore un peu de temps !* Il resta encore un peu au chaud, et, entre deux ouvertures de la porte, il sauta dehors, longeant un couloir tout rose, pour arriver à une intersection. De chaque côté, il y avait de la lumière. *À gauche !* Il s'en alla tranquillement par l'ouverture de gauche, et se trouva dans une petite chambre, toute aimable et rangée, et dans un style tout à fait agréable, à la fois européen et oriental. Il y avait là un drôle de bureau, brun et ébène, et là une bibliothèque, seulement à moitié

remplie. Sur le lit, il y avait un garçon, un jeune homme, endormi bien sûr, et il semblait paisible, ou agité. Spiritus n'était pas très exercé à reconnaître l'émotion. Peu importait, car comme la fenêtre était ouverte, il se glissa à l'extérieur. *Bouh, comme il fait vent, et frais par ici, allons voir ailleurs, peut-être y sera-t-on ?* Il se laissa tomber de la fenêtre, et prit un courant ascendant, et chaud par conséquent. *Hum, à la fois chaud et froid, c'est bien délicat !* Il monta haut dans le ciel, et regarda la petite ville, toute agitée qu'elle était par le soir d'été.

Les gens allaient et venaient en tous sens, et Spiritus était déconcerté. *Pourquoi bougeait-on ? On était si bien immobile. Et pourquoi restait-on en bas, tandis qu'on était si bien en haut ?* Peu lui importait encore, et il se laissa glisser une nouvelle fois, s'éloignant de la ville, vers le bois. Il fondit vers les feuillages, éveilla les futaies, débusqua les buissons et voleta partout entre les branches des arbres. Il salua les fleurs et même les plantes, et s'embusqua, afin de surprendre les goupils discrets, qui se cachaient si bien. *Eh, là ! Un renard, courons- lui après !* Il s'élança derrière le renard, frôlant les feuilles, évitant les troncs, et quand il fut sur le point de toucher le renard, le furtif animal se glissa hors de sa vue. *Bon. Encore pas de renard.* Il partit, un peu déçu, mais l'humeur nullement gâchée, à travers la forêt, et après bien des déambulations, il arriva au bout, et au bout s'allongeait une plaine. Comme elle était trop longue pour le moment, il repartit vers la ville, décidé à revenir quand elle serait plus courte.

Après un voyage de retour, il s'engagea dans les rues, toujours agitées. Il en chercha bien évidemment une, où il y aurait seulement une personne au désespoir, par le soir d'été, cherchant consolation dans la lune, comme bien sûr chacun eut cherché. Et il n'en trouva pas, alors il se contenta de visiter un petit magasin dont la porte était fermée, mais pas la fenêtre. Il y avait toutes sortes d'emballages et de boîtes, et un bruit étrange venait du fond de la boutique. Il s'y aventura bravement, car Spiritus était brave, et il y trouva un gros homme barbu, assis sur une chaise, et écoutant un petit poste de radio, qui crachait gris le son, et comme s'était désagréable, Spiritus partit. Il repassa dans les rayons de la boutique de chapeaux, et il aurait bien voulu en emporter un, car ils étaient charmants, mais la boutique était fermée, et il n'avait pas d'argent.

Peu lui importait, alors il repartit, et chercha un nouveau vent chaud, qui serait assez gentil pour le prendre en croupe. Il rencontra Aura, qui était bien moins froide qu'elle le prétendit en rencontrant Spiritus. Aura était très correcte, ce qui n'est pas le cas de toutes les brises. Elle l'emmena assez haut, et il la quitta quand elle le prévint qu'elle allait redescendre. Laissant son regard poindre, il vit que la plaine avait joliment rétréci, et il flotta au-dessus d'elle. Spiritus aimait la forêt, mais pas tant la plaine. La forêt était gentille, elle avait des arbres, des buissons et même des renards avec lesquels jouer ! La plaine, elle, était égoïste, et fainéante. Elle restait là, et Spiritus devait l'amuser en passant toujours au-dessus d'elle, en glissant sur elle, et c'était vite lassant. *Ce soir, la plaine se passerait de lui, et tant pis pour elle !* Il se laissa porter jusqu'à la côte, où les vagues



roulaient sur les galets. Il resta un instant là, appréciant autant le bruit délicat que les vagues avaient la décence de provoquer, que les attirances fraîches de la mer. Puis, il se lança, prenant son courage de telle façon qu'il le guide, et il partit sur la mer.

Petit à petit, hélas, il tombait vers le bas, et au large, la tempête commençait à se lever. Il ne l'avait pas vu, trop occupé à organiser son courage, et voilà qu'il était tout près des vagues montantes et des tourbillons. *Comment sortir de là ?* Il était tiré de tous côtés, et les vagues avaient perdu leur élégance, et elles étaient si en colère, enragées, ronflantes et gonflantes ! *Leur ai-je dit quelque chose de mal ?* Il ne s'en souvenait pourtant pas. C'était bien étrange, et malheureusement bien tard pour se le dire. Il lutta comme il put, et le méchant ouragan ne voulait pas le laisser. Quand il finit par sortir, il était complètement décoiffé. Cela dit, si l'ouragan l'avait retenu, c'était sans aucun doute parce qu'il était très beau, et il se sentit fier, et jouasse. Il continua son voyage sur la mer douce, et il flottait, en montant et redescendant, calmement, comme pour se remettre de ses émotions. Combien de temps dura le voyage, il ne savait pas, car il n'était pas très doué pour estimer le temps qui s'écoulait, mais quand il arriva en vue de la terre, le soleil se levait devant lui, alors que quand il l'avait quitté, il était derrière. Il était habile pour se cacher, le soleil, mais il était impatient, et il finissait toujours par quitter sa cachette avant qu'on le trouve nous- même.

Il y avait là, tout juste en face de lui, non loin, une petite ville avec un port. Et de plusieurs côtés, venaient d'autres souffles, que Spiritus n'avait pas vu dans la tempête. De toute façon il ne les connaissait pas, alors peu lui importait. Il alla voir les quais, où déjà on s'agitait, les hommes bruts portaient de lourds sacs, et des marchandises incroyables s'entassaient aux pieds de drôle de gens, avec des lunettes, et un petit air que Spiritus n'aima pas du tout. Il quitta les quais, et visita la ville. Elle avait des rues bien pavées, très droites et fort plaisantes. Il arriva à un endroit où une rue en devenait deux opposées, ou même une grande rue, toute élégante, et dans le soleil en train de revenir, des gens tiraient de leurs échoppes de généreuses tables où s'entreposaient toutes sortes de choses, des jouets, des vêtements, des fruits ou des gâteaux, et l'odeur entourait Spiritus, qui s'enivra de cocasserie.

Il tourna et tourna, et sans même s'en apercevoir, il entra par une fenêtre dans une maison, dans laquelle discutait une famille. Un chat, peut-être chaton, le regarda, de sa bouille curieuse. Il l'avait vu, joli petit chat. " Regardez, le chat fait encore ça, quand il regarde dans le vide, comme s'il y avait quelque chose, mais il n'y a rien ! " dit un petit garçon, l'air heureux. Le chaton remua, puis se leva de son canapé, et vint tranquillement vers Spiritus. *Viens avec moi petit chat mignon ! Allez viens, suis- moi !* Le chat se faufila jusqu'au dehors, puis suivit Spiritus sur le toit, et sur le toit ils jouèrent ensemble. Le petit chat tournait d'un côté et de l'autre, essayant d'attraper Spiritus, qui s'esquivait en riant. Ils en eurent assez, et ils arrêtaient, et Spiritus repartit.

La ville était toujours plus haute, montant les collines face à la mer, et Spiritus continua de monter

avec elle, et tandis qu'il voletait, il vit un merveilleux chien-assis, qui semblait sortir par miracle de tous les toits. Et, oh ! miracle encore, une charmante jeune personne s'y tenait, le menton sur la main, endormie dans le courant d'air, le nez au vent, et les cheveux flottants. Spiritus entra dans la petite chambre, il vit qu'elle était toute aussi jolie et mignonne qu'on pouvait l'espérer. Et alors, fatigué de son voyage, Spiritus, le petit souffle, s'engouffra dans la poitrine, et sans se douter que deux amants rêvant l'un à l'autre avaient communiqués, il se dit qu'il était bien ici, qu'il y faisait chaud et doux.